

Une lettre d'Henri Meister sur le théosophe Dutoit

Autor(en): **Meister, Henri**

Objektyp: **SourceText**

Zeitschrift: **Revue historique vaudoise**

Band (Jahr): **11 (1903)**

Heft 7

PDF erstellt am: **19.09.2024**

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

En tesmoignage desquelles choses, nous avons signé de nos seings manuels les présentes lettres escriptes de la main du dict commissaire, données au dict Romainmostier le X de May MDXIII.

Jean MICHAUDY
commissaire

Item Aymonetus POLLENS
commissaire

M.

NB. — M. Schneuwly, archiviste à Fribourg, que je remercie ici de son obligeance, veut bien m'informer que le mot « bacchan » qui se trouve deux fois dans la même ligne de la page 172 (précédente livraison) doit être traduit par « bassin » (de fontaine), comme dérivé du bas latin *bacca* ou *baccha*.

E. M.

UNE LETTRE D'HENRI MEISTER

SUR LE THÉOSOPHE DUTOIT

M. Jules Chavannes a publié en 1865 la biographie¹ de Dutoit ; c'était un penseur chrétien, qui a marqué dans l'histoire religieuse du Pays de Vaud, au XVIII^e siècle.

Il était au milieu de sa carrière, quand il reçut la visite d'un ecclésiastique zurichois qui n'avait pas encore vingt ans, et qui, déjà une année auparavant, ayant terminé ses études théologiques, avait été consacré au saint Ministère : Henri Meister. Nous avons raconté la vie de celui-ci dans la *Revue des deux mondes* du 1^{er} novembre dernier ; nous y renvoyons le lecteur.

Dans l'été de 1764, Meister fit un voyage dans ce qu'on appelait alors le *pays romand*. Il y vit Jean-Jacques Rousseau à Motiers, Voltaire à Ferney, et à Genève quelques hommes distingués de cette époque ; et de tous, dans ses lettres à son père, il parle avec d'abondants détails. Dutoit, qu'il vit en passant à Moudon, est le seul Vaudois dont il

¹ *Jean-Philippe Dutoit, sa vie, son caractère et ses doctrines*. Lausanne, lib. Bridel, 362 pages. — Dutoit est né à Moudon en 1727, et il est mort à Lausanne le 21 janvier 1793.

ait fait de même le portrait. Ces pages sont d'un jeune homme, mais d'un jeune homme qui avait du talent et de l'avenir.

Dutoit avait publié un volume sous le titre de *Sermons de Théophile* ; ce qui explique les premiers mots qu'on va lire.

Paul USTERI et Eugène RITTER.

Notre sieur Théophile est petit, maigre, mais assez bien fait. Ses yeux bruns paraissent consumés d'une douce langueur. Son teint ? Il est pâle comme la mort. Toute la physionomie marque son esprit subtil et son imagination brûlée. Il a quelque chose dans ses manières de M. le diacre Müller¹ ; mais son maintien est plus animé, et encore plus humble. Beaucoup d'imagination ; peu de goût, encore moins de jugement ; un cœur dégoûté des plaisirs du monde ; un esprit vivement persuadé des opinions dont il est imprégné : voilà son caractère. Sa conversation est assez amusante. Il répond aux objections qu'on lui fait, avec modération, mais quelquefois avec son souris méprisant qui perce la profonde humilité dont il se couvre. Il a ce ton cordial qui rassure et qui attache. Ses expressions sont prodigieusement figurées. Il parle comme il écrit, par allusions, par métaphores. Dans le grand nombre de ces images, il y en a de fortes ; mais il y en a encore plus de triviales et d'outrées.

Il s'étonna de ce que j'allais à Genève. Il regardait la doctrine de Zurich comme plus saine que celle de Genève. Je l'édifiai là-dessus.

Nous parlâmes de Foster et de sa morale. Il la déteste. Il hait tous ces prédicateurs de la Loi, et il met de ce nombre non seulement Foster, mais aussi Doddridge².

Je lui demandai si, les effets extraordinaires de la Grâce nous étant presque inconnus, il n'était pas de la prudence d'en parler rarement au peuple ; s'il ne suffisait pas d'apprendre aux hommes à jouir des effets ordinaires de la Grâce, en profitant des situations où la Providence nous plaçait pour favoriser nos progrès dans la vertu. Mais il me répondit que l'homme était une bête ; que tout ce qu'il y avait de bon en nous, n'était pas nous, mais Dieu, Dieu

¹ Pasteur auxiliaire à l'église française de Zurich.

² Foster et Doddridge étaient des théologiens anglais. Quelques-uns de leurs ouvrages ont été traduits en français.

lui-même. Je lui répliquai que, sans contredit, nous étions redevables de tout à Dieu, mais qu'il nous avait donné des facultés dont nous devons faire usage selon sa volonté, telle qu'il nous l'avait manifestée dans ses Saintes Ecritures. Il me dit que cela ne suffisait pas. « Il faut que l'esprit de l'homme soit vierge comme le sein de Marie, afin que Jésus y puisse naître ; car tout ce qui nous reste de l'homme (non pas du vieil homme, mais de l'homme) est corruption ». Je lui répondis qu'il était évident que, si Jésus devait naître dans le cœur de l'homme, le cœur de l'homme devait nécessairement exister ; que, si Dieu opérait sur nous, il ne pouvait opérer sur nous que d'une manière convenable à notre nature. Il m'échappa par une tirade des plus éloquentes.

Je lui demandai si ce qu'il me disait ne signifiait pas que l'amour de Dieu manifesté en Jésus-Christ purifiait notre âme de toutes nos mauvaises habitudes. « C'est quelque chose, mais cet amour n'est pas un être de raison, c'est Dieu même qui s'aime soi-même en nous. »

Je lui parlai là-dessus de vos idées sur le *Logos*¹. Il les goûta et me dit qu'il avait déjà l'avantage de vous connaître par vos sermons.²

Je le priai enfin de m'exposer succinctement son système sans se servir d'expressions figurées, et, s'il était possible, de sang-froid. Il m'assura que madame Guyon³ avait tout dit : « Je respecte tant cette femme que je puis la respecter sans idolâtrie. Après la vierge Marie, je ne connais point de créature à lui comparer. »

Je lui dis que je livrerais volontiers mon cœur à ses principes, s'il pouvait en convaincre mon esprit : « Vous prenez le mauvais chemin. Il faut que la raison s'aveugle pour être éclairée par la Grâce. » — « Mais n'est-ce pas, comme dit Locke : *s'arracher les yeux pour voir avec des lunettes* ? » Il me répéta toutes les absurdités qu'il avait débitées dans ses *Sermons de Théophile*, et je ne pus jamais le rendre attentif à mes objections. Parmi les obscurités qu'il me

¹ Le Verbe, la Parole. Voir les premiers versets de l'Evangile selon saint Jean.

² Le père d'Henri Meister avait publié quelques sermons, les uns en langue allemande, les autres en langue française.

³ Mme Guyon, qui a été aimée de Fénelon, et que Bossuet a condamnée, a trouvé de tout temps dans les Eglises réformées, et de nos jours encore, des adeptes de ses théories mystiques. On a imprimé d'elle quarante volumes, parmi lesquels on distingue une intéressante autobiographie, et *les Torrents*, qu'elle écrivit pendant son séjour à Thonon (1681-83).

dit, je trouvai un trait qui me frappa : « Je crois que non seulement vous, je crois que non seulement l'homme, je crois que la plus petite bête se trouvera encore un jour à sa place. Le Père céleste retrouvera tout ce qu'il a fait. »

Il a lu avec plaisir les ouvrages de Wolf¹, mais surtout la *Théodicée* de Leibnitz. « Je trouve bien, me dit-il, que l'esprit philosophique fait du tort à la Grâce, comme l'a déjà remarqué Fénelon, mais j'aime pourtant, je ne sais pas bien pourquoi, lire ces théologiens qui démontrèrent philosophiquement certaines vérités de la religion. Je les aime ; non, je les aimais, je ne lis plus que madame Guyon ».

Il croit que Rousseau est un plus grand monstre que Voltaire, parce qu'il suit plus fidèlement les lumières de la conscience : « Cette fidélité avec laquelle il obéit à sa conscience, lui inspire un orgueil insurmontable ; et il n'y a point de vice que l'orgueil. »

Il se promena avec moi, il me fit beaucoup d'amitiés, et après m'avoir remis une liste des ouvrages de madame Guyon où il me marqua la suite où je devais les lire, il m'embrassa fort fraternellement et me dit : « Je le sais bien, on me prend ici pour un insensé ; je vous aimerais pourtant, quand vous porteriez le même jugement de moi. A votre âge, si j'avais vu un homme qui me ressemblât, je l'aurais pris pour un fou. » Je lui dis, — et je le pensais effectivement : « Je me garderai bien de juger si témérairement de vous. »

Quelque opposés que soient nos sentiments, quelque absurdes que m'aient paru la plupart de ses discours, je le respecte, parce que je lui trouve du génie, et de la sincérité.

Sa jeunesse ne fut pas précisément licencieuse, mais fort dissipée. Ses sermons furent toujours goûtés. Il y a quelques années, il demanda avec beaucoup d'empressement la place, si je ne me trompe, de second pasteur à Lausanne. Ses amis, et il en avait beaucoup, s'intéressèrent pour lui. On la lui accorda. Dès qu'il le sut, il alla chez le banderet, et lui dit qu'il était fort sensible à la bonté de MM. de Lausanne, mais que son esprit lui avait dit, la nuit passée, *qu'il n'était pas digne de remplir cette place*, et il se retira à Moudon d'où il est originaire.

¹ Philosophe et théologien allemand, mort en 1739.